

Alexandre Dorna
Université de Caen, Centre d'études de psychologie sociale et politique

PERSONNALITÉ MACHIAVÉLIQUE ET PERSONNALITÉ DÉMOCRATIQUE

« Une science sociale qui ne peut parler de la tyrannie avec la même assurance que la médecine par exemple, lorsqu'elle parle du cancer, ne peut pas comprendre les phénomènes sociaux dans leur réalité. Elle n'est pas scientifique. Or, la science sociale se trouve actuellement dans ce cas. »

Léo Strauss, *De la Tyrannie*

« C'est à la surface des choses, et là seulement, que se posent les problèmes, qui sont au cœur des choses. »

Léo Strauss, *Pensées sur Machiavel*

L'étude célèbre d'Adorno *et al.* (1950) sur la « personnalité autoritaire » et les nombreux travaux critiques qu'elle déclencha ont contribué à idéaliser comme concept alternatif celui de « personnalité démocratique ». Or, la volonté d'en faire un modèle a rencontré de grands obstacles. Aussi, M. Deconchy, dans ce numéro, écrit-il d'une manière plutôt tranchante : « [...] rien n'existe en psychologie sociale qui permette de penser que la notion de "personnalité démocratique" puisse être étudiée à partir ou en fonction de la "personnalité autoritaire", ni par contiguïté, ni par contraste, ni par opposition ». De fait, la personnalité autoritaire ne trouve pas son revers dans la personnalité démocratique. Un constat s'impose : aucune échelle de démocratie comparable à

celle d'Adorno n'a été établie, tant en raison d'un manque de consensus sur le concept lui-même, qu'en raison des critiques (Rokeach, 1960; Eysenck et Wilson, 1978; Sabudedo, 1986) que cette première échelle avait suscitées. Divers auteurs ont écrit que l'autoritarisme n'est pas à l'opposé de la pratique démocratique. Les grands sociologues « maudits » (Mosca, Pareto, Michels, Sorel) ont jugé sévèrement la démocratie comme la dictature déguisée d'une élite au nom de la majorité (Dorna, 1995).

La démocratie a trouvé ses limites sous la forme « bonapartiste » et le populisme a tissé des liens si subtils entre autoritarisme et démocratie que la recherche d'une personnalité vraiment démocratique est devenue un non-sens sociologique. À cela s'ajoute la nature équivoque du leadership charismatique. C'est pourquoi une autre perspective de réflexion nous semble envisageable : celle du machiavélisme. Véritable carrefour théorique, c'est un espace psychosociologique ouvert à l'observation expérimentale. Machiavel a répondu à sa façon au problème de l'influence d'un individu dans les situations de crise.

Cet article se propose de faire, d'une part, un rapide inventaire des recherches sur le machiavélisme d'un point de vue expérimental, et d'autre part d'ouvrir la discussion sur la compréhension du fonctionnement démocratique, à partir d'une dimension particulière : l'ambiguïté des situations.

Machiavel, la psychologie et la crise démocratique

Si *Le Prince* garde son pouvoir de fascination, on en a la preuve dans le vocabulaire. Machiavel a donné naissance à un adjectif et à un néologisme, machiavélisme, dans lequel la légende a mêlé, cruauté, méchanceté, mensonge, trahison et intelligence. Le « machiavélisme » du Prince se compose d'un arsenal technique (conseils) et d'un répertoire des habiletés sociales (stratagèmes) pour s'emparer du pouvoir et le conserver. Or Machiavel lui-même, contrairement à l'idée répandue, n'approuve pas le machiavélisme. Certes, l'étude des faits l'amène à analyser les techniques qui fondent et consolident le pouvoir. De plus, il nous propose une vision particulière de la nature (mauvaise) de l'homme, et des conflits, tout en l'écartant de l'enseignement chrétien.

Séparer la morale et la politique, chez Machiavel, ne veut pas dire refuser l'éthique. Il est, c'est vrai, sans illusion et sans préjugé, mais, quand l'illustration du récit se fait en termes de manipulations et duperies, cela ne signifie pas que l'auteur les reprend à son compte. La vie privée de Machiavel plaide pour l'innocenter. Dans des écrits comme *Les Discours sur Tite-Live*, la pensée de Machiavel apparaît sous une toute autre lumière, ce qui conduit certains à voir en lui un libéral et un démocrate, un homme épris d'humanisme.

Les ennemis religieux de Machiavel n'ont pas cessé de condamner son œuvre (Concile de Trente); l'Église en a dénoncé le caractère athée et satanique et fait de sa pensée une doctrine

maudite. Il a été mis à l'Index en 1565. Au nom de quel argument ? L'hypothèse de la duplicité du Prince. En dernière analyse, c'est la raison d'État qui l'accuse.

Libérer Machiavel du poids du « Prince » est une exigence méthodologique, sans laquelle la portée de l'œuvre resterait trop énigmatique et d'un moindre intérêt pour notre analyse. L'étude des travaux de Machiavel nous apporte la description du répertoire comportemental des hommes (politiques) dans des conditions socio-culturelles déterminées. L'exposé descriptif que fait Machiavel des comportements du Prince et des enjeux du pouvoir pose, avant l'heure, l'équation de l'analyse psychosociale moderne. À savoir $C = f(P, E)$. Schématiquement cela signifie que le comportement est fonction de l'interaction entre le sujet (bio-psycho) et l'environnement physique et humain. (Guilbert et Dorna, 1982). Poser le fond psychologique de l'approche de Machiavel en ces termes, c'est reprendre ce que la lecture philosophique du machiavélisme rend sombre : l'idée d'un individu-acteur-autonome. Par conséquent, la recherche d'une « personnalité démocratique » se déplace du dedans vers le dehors. La psychologie retrouve sa dimension scientifique. Ce qui signifie concrètement, à la fois, analyser les conditions socio-environnementales dans lesquelles se trouve le sujet et décrire le type de régime et les enjeux qui produisent ces comportements.

Le sujet « machiavélique » est un homme en situation, ce qui entraîne comme conséquence que la société elle-même puisse devenir plus ou moins machiavélique à un moment donné. Cette hypothèse nous semble utile compte tenu de l'existence des (quasi) cycles politiques qui mêlent l'effondrement des républiques démocratiques, la crise des valeurs, et l'émergence des leaders charismatiques, à l'approche machiavélique du pouvoir. Faut-il rappeler que l'époque décrite par Machiavel est celle d'une crise profonde du politique ? Certains n'hésitent pas à l'identifier comme une période charnière entre la vision théocratique de la cité et le retour aux idéaux démocratiques. Machiavel fait du Prince quelqu'un qui doit apprécier une situation, définir les objectifs et prendre une décision. L'alternative s'énonce dans la question suivante : sauver les âmes ou la cité ? Les « solutions machiavéliques » ne sont pas du seul ressort du leader, mais de la relation complexe (véritable quid de la psychologie politique) entre les représentations de la masse et celle d'un homme (providentiel) à la recherche d'un choix efficace. Cette recherche saisit toute la société à un moment donné. En période de paix sociale, elle reste la préoccupation de certains, mais en temps de crise, elle se fait pressante et nécessaire, pour rapidement devenir le centre de la chose publique.

Que la société adopte le machiavélisme au quotidien n'est pas une nouveauté. Tout despote agit en accord avec des sentiments et des croyances largement partagés, et le recours à la violence trouve une justification générale et quasi spontanée. Faut-il s'étonner que les persécutions raciales du nazisme se soient déroulées quasiment sans la moindre résistance de la population et des gouvernements démocratiques ? La République de Weimar ne reste-elle pas un des paradigmes les plus troublants ? Il est évident que les techniques de manipulation des situations sont antérieures à l'œuvre de Machiavel et que les mécanismes des tyrannies sont récurrents, ainsi que l'émergence des « hommes providentiels ».

La crise politique qui sert de cadre à l'analyse de Machiavel, résulte évidemment d'un manque d'unité de commandement et d'autorité, mais comme le souligne Aron (1946) « la dépersonnalisation de l'État n'intervient qu'au terme d'une longue évolution : pour reconstruire un État, on repasse par la phase initiale où un homme seul incarne en lui le pouvoir ». La résonance est encore plus forte quand Reich, très tôt, (1934) dans *Psychologie de masse du fascisme* fait cette remarque : « La psychologie individuelle du Führer réjouit et assouvit les penchants des masses ».

Il ne me semble donc point exagéré d'établir un lien causal entre une situation de crise, avec un certain type de régime où le pouvoir démocratique est fragilisé, les mécanismes de participation grippés, et la présence croissante des attitudes machiavéliques, ainsi que l'irruption de leaders charismatiques jouissant d'une grande popularité. C'est le syndrome du populisme.

Le mérite de Machiavel a été d'énoncer avec pertinence et justesse l'état évolutif du comportement politique dans un moment où la dramaturgie politique accouchait des esquisses démocratiques et d'un idéal de liberté incarné dans la figure séductrice et équivoque du *condottiere*. Ce nouveau conquérant montrait une efficacité redoutable dans l'art de tirer des avantages de la situation et de la connaissance des hommes. Il l'a fait avec une telle finesse que l'ouvrage est devenu le portrait-robot du politique.

Le regard analytique de Machiavel se pose sur une société en transition, marquée par le subjectif, le fugitif, le provisoire, le contingent. L'ancien se bat et se débat contre les tendances nouvelles, la rationalité, l'esprit critique, l'objectivité, en un mot, la modernité.

Machiavel est l'avant-garde d'une réflexion qui longtemps après montrera que la formule démocratique est théoriquement fallacieuse et l'homme démocratique une chimère. Car, la théorie démocratique considérée comme un « auto-gouvernement » doit être tenue pour un mythe : le gouvernement du peuple par le peuple est une pure illusion. Au contraire, toutes les sociétés sont gouvernées par des minorités actives, c'est-à-dire des élites. Peut-on ajouter que les conséquences de la formule démocratique, aussi bien que le suffrage universel ont tendance à générer du populisme et que la conséquence extrême d'une telle logique est le totalitarisme ?

Certes, une autre lecture de la démocratie est possible : celle de l'analyse opérationnelle de la capacité de l'opposition à s'exprimer pour exister indépendamment et pour éventuellement renverser la situation. Elle se trouve aussi dans Machiavel. Les auteurs dits machiavéliques l'ont largement démontrée. Pour eux, la pensée de Machiavel est un rempart au service de la liberté. Ce sont évidemment des propos caricaturaux. Ce n'est pas notre but ici de retracer une telle interprétation ni d'en tirer toutes les implications théoriques. Cela a été déjà fait brillamment par Cassirer, Aron, Maritain, Burnham, Lefort... et tant d'autres.

Notre propos n'est pas non plus de dire qu'hier ressemble à aujourd'hui. Pourtant, les indices ne manquent pas. Le diagnostic dit post-moderne permet de mesurer la tendance : la société produit de l'éphémère, la politique est devenue un spectacle, la fragmentation est intra et extra individuelle, les repères idéologiques ont sauté, et l'ambiguïté est la règle. Les différences entre la droite et la gauche sont imperceptibles.

La société produit davantage d'ambiguïté. Cette dérive de la vie publique est particulièrement révélatrice d'un malaise profond. C'est la clef, comme nous espérons le souligner plus loin, de la réussite du machiavélisme de masse et de l'utilité d'une étude expérimentale des comportements machiavéliques. Le spectacle se rend indispensable. Les politiques se trouvent devant un affreux dilemme quand les divergences politiques et idéologiques sont minimales. Comment faire, en dépit de l'analogie des arguments, pour se distinguer ? Comment faire pour gagner la faveur des électeurs ? Le récent débat présidentiel entre MM. Chirac et Jospin illustre à merveille ce dilemme. Mais une autre chose doit attirer ici notre attention : la présence envahissante et globale de l'ambiguïté, le recours de plus en plus fort à l'émotion, la tentative des politiques par la télévision, d'établir des rapports de dialogue sans intermédiaire avec les spectateurs-électeurs.

L'ambiguïté pousse le discours politique (voire la rhétorique) dans le jeu de la déconstruction/occultation de la réalité. Edelman (1991) l'a très bien exprimé : « *L'ambiguïté devient alors une excellente stratégie, car elle évite d'offenser ceux qui risqueraient d'être rebutés par les promesses trop claires ; incite chacun à lire ses préférences dans le langage adopté et permet en même temps aux locuteurs de souligner ce en quoi ils diffèrent de leurs rivaux en ne s'appuyant que sur des idiosyncrasies stylistiques.* »

Le machiavélisme se nourrit essentiellement de cette ambiguïté. La crise la propage, tandis que la démocratie l'accepte par obligation. Elle se développe comme un parasite qui vampirise la politique et le monde sensible. Dans ces conditions, le leader charismatique, dont le répertoire comportemental machiavélique est renforcé par la démocratie exsangue, se présente paradoxalement comme son dernier recours. La ruse et la duperie se transforment ainsi, de manipulation en technique de pouvoir. Plus la fragmentation sociale s'accroît, plus l'ambiguïté se fait stratégique, et plus la manipulation revêt un sceau institutionnel.

Si ces réflexions peuvent servir de grille d'interprétation, que savons nous vraiment des comportements machiavéliques ? C'est la question que nous abordons maintenant.

Les études sur le machiavélisme en psychologie sociale

Les principaux travaux sur la personnalité machiavélique sont associés au nom de R. Christie qui, au début des années cinquante, fut boursier au Center of Advanced Studies in the Behavioral Sciences. Deux sources d'inspiration sont prises en compte : d'une part, l'article de Shils et Lasswell (1954) qui suggère l'étude des caractéristiques des personnes capables de manipuler et d'influencer l'opinion des autres ; et d'autre part, *Le Prince* de Machiavel. Si la première référence lui fournit le cadre des recherches initiales, la seconde l'amène à formuler un objectif : opérationnaliser les assertions de Machiavel, afin d'établir une nouvelle dimension des attitudes sociales.

Dès le début, les protocoles expérimentaux conduits par Christie, Agger et Pinner se

révèlent pleins d'intérêt. Le sujet « manipulateur » manifestait une manière assez différente de se comporter par rapport à autrui. Les résultats (provisaires) permettaient d'avancer les remarques suivantes : le sujet manipulateur semble manquer d'affect(s) dans ses relations interpersonnelles, il fait preuve également d'un grand détachement à l'égard des conventions morales, et d'un faible engagement idéologique, tout cela en l'absence d'une psychopathologie observable.

La démarche suivante consiste pour Christie à faire une révision de la littérature pertinente (Christie et Jahoda, 1954 ; Christie, 1956 ; Christie et Cook, 1958). De ces lectures, y compris la Bible (où la notion de tromperie est pour la première fois associée au pouvoir), il tire l'impression que, dans la pensée occidentale, deux thèmes restent constants : l'homme est essentiellement crédule, faible, faillible et si cela se révèle certain, un homme rationnel peut en tirer avantage et un maximum de bénéfices. La voie est ainsi tracée. Il élabore une stratégie cohérente d'expérimentation (Christie et Merton, 1958), dont les résultats se trouvent exposés dans un ouvrage, écrit en 1970, en collaboration avec F.L. Geis, devenu une référence obligée *Studies in Machiavellianism*.

La recherche originale : les principaux résultats et le profil machiavélique

Une synthèse des travaux présentée par Christie, Geis et leurs collaborateurs offre un profil type de ce qu'ils appellent le « machiavélique » (*high machiavelian*) et le « non-machiavélique » (*low machiavelian*). Nous écrirons désormais pour simplifier M et Non-M.

Ils ont d'abord cherché à élaborer une échelle, afin de mesurer leurs différences. Un questionnaire composé de 71 items inspirés des textes du *Prince* et des *Discours* est rédigé. En voici, trois exemples :

- « Quiconque met totalement sa confiance en autrui court au devant d'ennuis sérieux ».
- « Un mensonge pieux est souvent une bonne chose ».
- « Faire preuve de brutalité à bon escient suscite des réactions de respect et d'estime ».

L'analyse statistique de ce questionnaire (devenu « Mach IV ») montre des différences significatives entre les M et les Non-M. Une recherche d'Edwards (1957) amène Christie à construire une nouvelle échelle (« Mach V »). C'est sur ces bases que de nombreuses études sont réalisées. Quelles en sont les principales conclusions ?

a) Plusieurs travaux permettent d'affirmer qu'il n'y pas de relations significatives entre les scores obtenus par les M et les variables individuelles suivantes : intelligence, personnalité, psychopathologie, et « desiderata sociaux ».

b) Quant à la variable autoritarisme, Stone et Russ (1976) semblent avoir obtenu une faible relation. Eysenck et Wilson (1978) signalent que les caractéristiques des Machiavéliques sont semblables à celles attribuées aux sujets de « mentalité dure » : pragmatiques, froids, cyniques, manipulateurs...

c) L'âge est une variable statistiquement significative. Christie affirme que les jeunes sont

plus manipulateurs que les anciens, mais qu'à l'âge mur ils deviennent stables. La raison évoquée étant que la société est de plus en plus orientée vers des valeurs de manipulation. À un âge jeune, quelques attitudes de manipulation peuvent être enseignées par les adultes ou par l'intermédiaire des médias. Cependant, les M ne montrent pas plus de capacité d'apprentissage que les Non-M dans les situations de laboratoire.

d) Quant aux variables sociales, le statut des parents, l'appartenance à une classe sociale, la position idéologico-politique, les recherches ne mettent pas en évidence de relations significatives avec le machiavélisme.

e) Pourtant les études expérimentales faites par Christie et son équipe sont une source fort instructive pour l'analyse du pouvoir. Voici un extrait sommaire des résultats :

— Le degré de « moralité » : il est plus facile de faire tricher les Grands Machiavéliques que les Non-M. Ils avouent moins, mentent plus, et semblent se moquer des préoccupations morales. Un fait : les M regardent plus fermement « les yeux dans les yeux » que les Non-M. Ces derniers sont trop occupés à camper sur leurs principes.

— Le degré de manipulation : Les M manipulent plus et plus efficacement que les Non-M. Ils gagnent davantage, et ils prennent le pouvoir plus facilement dans des situations ambiguës. D'ailleurs, ils se montrent plus imaginatifs pour trouver des « techniques » de manipulation. Mais, si on donne une portion de pouvoir aux Non-M, ce sont eux qui en profitent le plus.

— Le degré d'interaction : les M dépersonnalisent les interactions sociales, attitude inverse chez les Non-M. Les premiers semblent mieux saisir les situations, lancer des idées, contrôler la structure et occuper une position dominante.

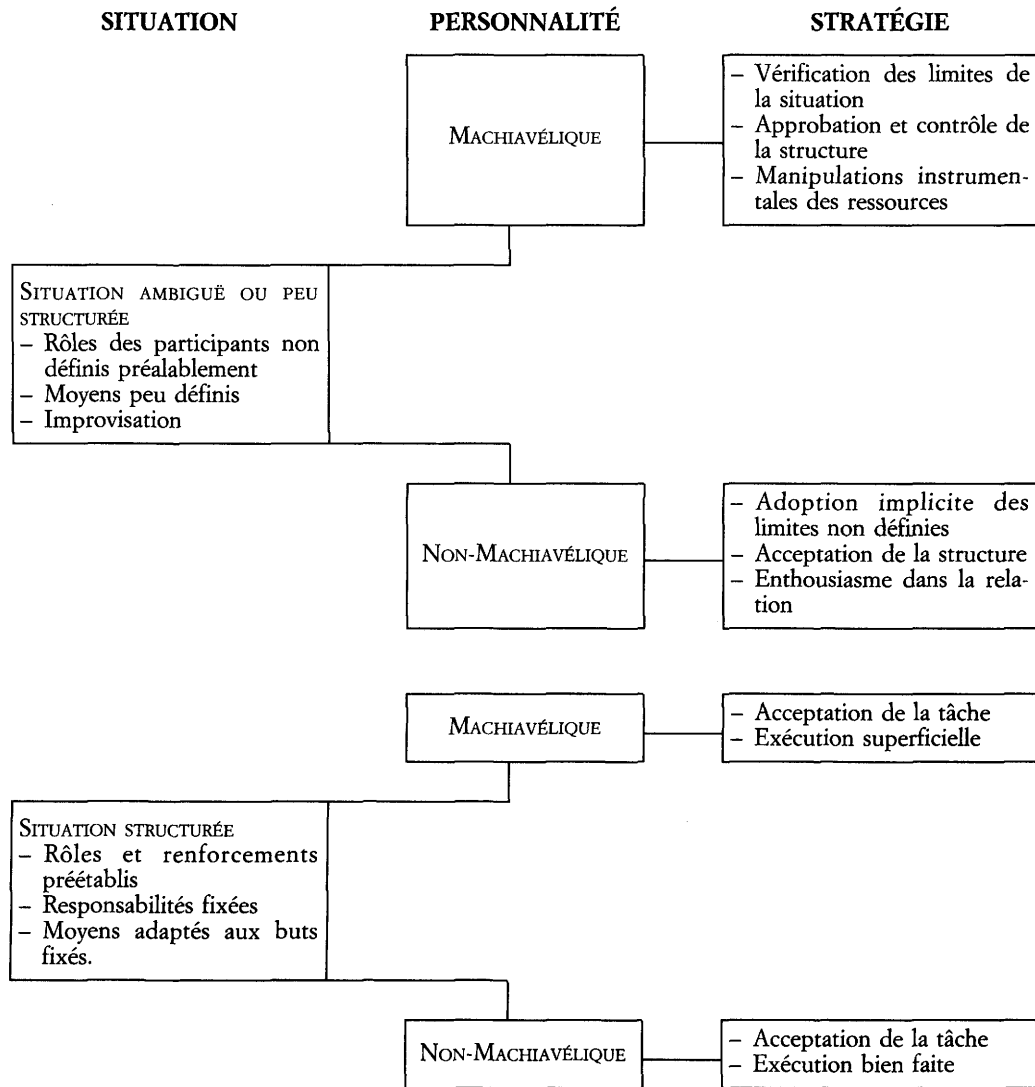
— Le degré d'influence : Les M sont préférés comme partenaires et sont choisis comme leaders. Ils tendent à créer et contrôler les structures d'un groupe de Non-M. Quand les M sont motivés, ils donnent le ton et dirigent les débats, en particulier s'il y a un grand choix de stratégies.

— Le degré de perception d'autrui et de soi-même : les M ont une bonne capacité à cerner les autres, tandis que les Non-M semblent moins précis dans leur perception d'autrui. C'est un peu paradoxal de constater que les M ne cherchent pas à défendre une image d'eux-mêmes ou de leurs propres croyances, mais qu'ils ont tendance à ne prêter aucune importance au fait de rencontrer les gens. Cependant, ils sont perçus, dans les expériences, comme transparents et prévisibles, donc moins machiavéliques qu'ils ne le sont.

— Le degré de rationalité stratégique : quel choix fait un M entre une stratégie de coopération ou une stratégie de domination ? En réalité les M ne sont pas figés dans un comportement. Ils s'adaptent aux situations. Ils changent en fonction non d'une morale, mais de leurs intérêts à un moment donné. Les Non-M sont moins efficaces comme stratèges, mais beaucoup plus sensibles aux rapports avec les autres.

— Le degré d'engagement affectif : Les M ne s'investissent guère émotionnellement. Ainsi, les M gagnent toujours quand les (en)jeux sont à forte charge affective. On en conclut, à l'évidence, qu'un des avantages des M par rapport aux Non-M est que ceux-ci perdent leur concentration

Relation entre situation, comportement et stratégies machiavéliques.
Tableau adapté de Christie et Geis



en fonction de leur attachement émotionnel. D'ailleurs, les M ne cèdent pas facilement à la pression sociale. Ils se montrent sceptiques. Les chercheurs pensent que le processus de base des M est leur capacité à se concentrer sur une définition précise et rationnelle d'une situation, afin de mieux élaborer des stratégies pour gagner. Car, ils ont tendance pour se faciliter la tâche à utiliser les connaissances qu'ils ont déjà acquises.

Le tableau illustre synthétiquement les principaux résultats.

Peut-on en tirer une conclusion générale? Certainement pas. Mais à la lumière de l'ensemble des recherches de ce tableau, il est possible d'affirmer que les M s'imposent et gagnent de façon nette dans trois types de situations :

- quand les relations structurelles sont ambiguës et peu structurées;
- quand les échanges se font essentiellement face à face;
- quand l'affectivité et l'émotion sont très intenses.

Dans ces trois cas, les machiavéliques peuvent s'exprimer à l'aise car la marge laissée à l'improvisation est énorme. L'élément clef est le degré d'ambiguïté. Elle est un atout pour les sujets froids et calculateurs. C'est le syndrome « cool ». Il est fort probable que les M n'aiment pas plus que les Non-M les situations ambiguës, mais ils sont de fait mieux armés. Ils se trouvent dans un cas de figure où ils ne peuvent faire confiance à personne et, en conséquence, seule leur force compte.

D'autres recherches sur le machiavélisme

La problématique sociale actuelle, évoquée plus haut, et la connaissance des travaux américains sur le machiavélisme, nous a incités à intégrer cette approche dans le cadre de nos recherches sur la psychologie politique, la persuasion et le discours. Plusieurs études pilotes ont été effectuées. Elles confirment dans les grandes lignes les résultats obtenus par Christie et Geis. D'abord, une étude concernant la structure langagière et la persuasion des machiavéliques et des non-machiavéliques. Ensuite, un travail dont l'objectif est de montrer la relation entre machiavélisme et tendances politiques. Enfin, une expérience, à propos du machiavélisme chez l'enfant.

Le langage des machiavéliques (M) et leur capacité de persuasion.

Les M structurent-ils leur discours différemment des Non-M? Sont-ils plus convaincants? B. Reboul (1994) a travaillé sous notre direction sur ces questions. Un rapide aperçu permettra d'illustrer la portée de l'étude. Tout d'abord, il a été nécessaire d'adapter l'échelle de Christie et Geis. Nous l'avons réduite à seulement 10 items et validée selon les procédures classiques, auprès d'une population étudiante. L'application de la nouvelle échelle a permis, d'une part de départager les M des Non-M, et d'autre part, de sélectionner les sujets expérimentaux. L'expérience consistait à faire rédiger un texte, autour d'un thème d'intérêt général (la semaine de 32 heures) à 20 sujets ayant des positions pour ou contre, et préalablement identifiés comme étant

Grands M ou Non-M. Ensuite, ils devaient discuter avec d'autres personnes (40), également testées, afin de les convaincre de la justesse de leurs vues. Dans les grandes lignes, quels sont les résultats les plus intéressants ? D'abord, une remarque générale. La richesse de vocabulaire dans les divers textes était assez semblable. Au contraire, les discours (nombre de mots) des Non-M étaient plus longs. Mais, qui l'emporte dans la force de conviction ? Bien que les différences ne soient pas significatives, en termes relatifs, les Non-M semblent plus convaincants. Ce résultat n'est pas étonnant. Il confirme indirectement l'observation de Christie et Geis sur l'importance de l'enjeu. Ainsi, quand l'enjeu est neutre, les Non-M et les M réalisent à peu près les mêmes performances. D'ailleurs, les M dans telles situations sont moins motivés pour convaincre. Le thème de discussion choisi, malgré l'intérêt général, n'était pas un enjeu fondamental.

En revanche, deux observations originales sont perceptibles : on convainc mieux ses pairs et on est plus convaincant quand on part d'une position critique.

Y-a-t-il des différences de structure dans le discours ? Globalement la réponse est affirmative. Néanmoins, en analysant les diverses composantes de la structure langagière, seul un certain nombre de différences se révèle statistiquement significatif.

Le tableau suivant illustre ce propos :

	Non-M	M
Structure langagière	D < F	D > F
Mode	> Subjonctif	Indicatif < Conditionnel
Joncteurs	Non significatif	Non significatif
Modalisateurs	Tendance > Modalisateurs d'affirmation	Néant
Références : Je / Nous / On	> On > Il > Je	Je > On = Il

Ces quelques résultats suffisent à nous faire constater que la référence au discours est une piste intéressante à suivre dans un domaine comme l'étude du machiavélisme. Elle confirme le profil des M et des Non-M. Les M utilisent un discours plutôt impersonnel. Leur univers est factuel (prédominance des verbes de type factif), et orienté vers la pratique. Le réalisme est de rigueur : le discours est assertif. Ces caractéristiques corroborent les conclusions de Christie et

Geis et l'acuité des réflexions de Machiavel lui même. N'indique-t-il pas que le Prince ne se laisse pas emporter par les croyances ? L'analyse ne doit-elle pas être froide ? Tout en s'adaptant à la situation, ne doit-on pas se conduire avec méthode ? D'un point de vue qualitatif, le langage de nos sujets expérimentaux illustre d'une façon assez étonnante la description de Machiavel. Quant aux Non-M, outre une base de langage commune avec les M, paramètres non significatifs, ils s'impliquent fortement dans leur discours. Ils cherchent à convaincre avec insistance, voire avec passion. Le ton est vif, et la stratégie est affirmative mais émaillée d'allers et retours. Ils font plus appel à l'émotionnel, ce qui peut rendre leur expression moins précise, donc les comportements plus changeants. Or, c'est justement par la force de l'investissement émotionnel que, dans certaines circonstances, les Non-M l'emportent, comme l'a montré l'approche expérimentale. Par extension, on peut penser que la politique étant un processus où se mêlent le rationnel et l'irrationnel, l'intuition des Non-M peut bien valoir le calcul des M.

Enfin, que nous apprend cette recherche ? Sur le plan théorique, elle confirme en grande partie les remarques des recherches précédentes, mais elle ajoute la dimension linguistique. Sur le plan pratique, quelques suggestions se dégagent :

- S'il s'avère qu'on convainc plus facilement ses semblables, la stratégie à mettre en place est de donner l'impression qu'on leur ressemble.
- Si on est plus convaincant à partir d'une position critique, alors il est utile de conduire le discours de la critique à la non critique.
- Si l'affectivité ne joue que dans des situations où l'enjeu est fort important, et beaucoup moins dans celles où il n'y a pas d'enjeu, alors c'est une question d'anticipation et d'adaptation aux circonstances.

Variables individuelles, sociales et machiavélisme

Dans leurs travaux, Christie et Geis racontent qu'il n'y a pas de relations significatives entre le degré de machiavélisme et certaines variables : position politique, âge, sexe, etc. Mais quelques études ponctuelles nous amènent à nuancer cette affirmation. Une enquête effectuée sur la base de 272 sujets, étudiants aux universités de Paris VIII et de Caen, met en relation les scores obtenus sur l'échelle du machiavélisme et les variables position politique et âge. La variable sexe n'est pas traitée car le nombre d'hommes ayant répondu au questionnaire était insuffisant. Toutefois les femmes semblent avoir une légère tendance à se montrer plus machiavéliques que les hommes.

a) Le machiavélisme et l'âge. Malgré le fait que les résultats ne soient pas statistiquement significatifs, on observe que la tendance générale est plutôt non-machiavélique. Si on ajoute que l'âge moyen des sujets interrogés est de 20,6 ans, une réflexion à la lumière d'autres études semble nécessaire.

b) Le machiavélisme et la position politique. Sur l'ensemble des sujets, 33,8 % se déclarent apolitiques. On remarque un désintérêt fort pour les partis politiques, alors que leur existence est jugée plutôt utile. Dans le tableau suivant, sont résumés les pourcentages de M et de Non-M en fonction des sensibilités politiques.

	Machiavéliques	Non-machiavéliques
Gauche	36,4 %	63,6 %
Centre	47,4 %	52,6 %
Droite	60 %	40 %
Apolitiques	38 %	62 %

Ces résultats bruts sont intéressants dans la mesure où ils marquent une progression de gauche à droite sur l'échelle du machiavélisme. Ils infirment l'idée dominante de l'inexistence d'une relation entre machiavélisme et position politique. Or, le degré de signification est trop faible (> 01) pour nous apporter un éclairage définitif. De fait, il existe un rapport assez aléatoire entre les positions politiques et le score obtenu sur l'échelle du machiavélisme des personnes interrogées. Cependant, il peut être utile d'introduire cette nuance, compte tenu des résultats américains. Une perspective d'étude s'ouvre dans ce domaine.

c) Le machiavélisme et les enfants. Le machiavélisme ne concernerait-il que les adultes ? Est-il présent également dans une population d'enfants ? La littérature scientifique, à notre connaissance, n'a guère répondu, bien que l'expérience des parents et l'observation empirique d'acteurs multiples en contact avec le monde infantin semblent s'accorder sur l'existence du comportement manipulateur chez l'enfant. Les « chipies », les « coquins », les « malins » sont des vocables couramment utilisés pour désigner un ensemble de comportements qui rappellent subtilement le répertoire machiavélique. Par ailleurs, la psychologie de l'enfant nous renseigne sur l'existence d'une « a-moralité » chez l'enfant, et la lente marche vers la moralité sous l'influence directe du milieu social.

Une étude, dont les résultats sont provisoires et évidemment à utiliser avec soin, fut entamée par Desmezières et Lehodey (1994) sous notre direction. La question est posée ainsi : les enfants sont-ils machiavéliques ? Après un premier essai, d'autres interrogations se sont fait jour : y-a-t-il des différences en fonction du sexe, de l'âge, de la position dans la fratrie, ou selon le nombre d'enfants dans la famille ? Le questionnaire du machiavélisme, le même que celui utilisé pour les adultes, a été appliqué à 5 classes de sixième dans le Calvados, dont les élèves (115 au total) avaient entre 11 et 14 ans.

Dans un premier temps, des enfants ont d'abord répondu spontanément aux questions, d'après ce qu'ils pensaient avoir compris. En cas d'incompréhension, des explications étaient données. Cela a permis de reprendre chacun des items de l'échelle, afin de les adapter à la compréhension des enfants. C'est ainsi qu'une échelle « adaptée » a été appliquée à l'ensemble

des enfants de notre échantillonnage. Parallèlement, ont été recueillis des renseignements sur la situation familiale.

L'analyse des données permet de grouper les principaux résultats en deux grandes catégories :

— On peut d'ores et déjà signaler que les attitudes machiavéliques sont bien présentes chez les enfants de notre population. Une comparaison entre le test original et le test adapté fait apparaître une légère augmentation des moyennes. La différence s'est révélée significative. Il est probable qu'une meilleure compréhension des items proposés entraîne une position un peu plus machiavélique. L'observation directe permet de constater de plus que les enfants répondaient en fonction d'eux mêmes sans souci de la morale en jeu.

— Concernant les autres questions et sans entrer dans les détails, on peut conclure qu'il n'y a pas de relation significative entre le machiavélisme et les variables, âge, sexe, fratrie et nombre d'enfants dans la famille. En conclusion, si la tendance machiavélique est présente, seules d'autres études pourront lever les doutes.

Pour conclure

Les résultats ne sont pas catégoriques. Toute généralisation est prématurée. Pourtant, la présence d'un phénomène machiavélique ne laisse pas de doute, et la lecture expérimentale de Machiavel nous plonge à nouveau dans une réflexion sur la société politique.

Voici quelques remarques :

a) La tradition philosophique, et la science politique de surcroît, ont fait de Machiavel le penseur du pouvoir, tandis que la psychosociologie moderne devrait le replacer comme le théoricien précurseur du paradigme de l'influence sociale. Mais Machiavel parle-t-il de pouvoir ou d'influence ? Dans un ouvrage récent, Beauvois (1994) fait une distinction entre la notion de pouvoir et celle d'influence. La définition opérationnelle du pouvoir est liée à une structure organisationnelle donnée, à la possibilité de délégation, à la maîtrise des récompenses et des punitions. En revanche, la définition de l'influence est attachée à une personne qui n'est pas liée à une structure organisationnelle et qui ne possède pas le contrôle des renforcements. D'ailleurs, elle ne peut pas déléguer son « pouvoir » : peut-on déléguer, dit Beauvois, le charme et la séduction dont on est capable ? Une telle distinction conduit à mener deux lectures de Machiavel et à envisager les résultats expérimentaux avec un regard plus proche de la psychologie de l'influence que de la psychosociologie du pouvoir.

b) L'homme machiavélique pris comme sujet d'expérience n'est pas à coup sûr le « logicien » rusé et pervers que la Vulgate a stigmatisé. Le machiavélique n'en tire pas toujours profit. Il est avant tout un individu, qui ne se laisse pas emporter par les émotions, et qui agit rationnellement. Certes, il y a des situations qui lui sont plus favorables, celles où l'ambiguïté est forte. Le

répertoire comportemental de l'homme machiavélique nous semble correspondre paradoxalement à celui de l'homme démocratique en temps de crise. La majorité des auteurs (Binford, 1983 ; Sniderman, 1975 ; Mannheim, 1950 ; Lasswell, 1951) s'accordent sur le fait que les traits de l'homme démocratique correspondent à autre chose qu'un sujet non-autoritaire, dont un élément semble fondamental : l'actualisation d'un moi fort qui sait gérer les différentes instances auxquelles il est confronté. De fait, force est de constater que l'homme machiavélique n'exhibe pas un nouveau mode de fonctionnement, mais développe et emploie d'une manière efficace certaines stratégies interpersonnelles selon les circonstances. Lasswell a souligné il y a fort longtemps (1951) la nécessaire congruence entre l'individu et la communauté en précisant que cela peut varier d'une période à l'autre. De plus, cet auteur définit la personnalité politique en général comme cultivant une seule valeur : le pouvoir. En revanche, il précise que le caractère démocratique repose sur une pluralité de valeurs.

En effet, il n'existe pas de personnalité démocratique unique pour Sniderman (1975), mais des traits de personnalité qui aboutissent à la construction de différentes personnalités démocratiques possibles.

Et le machiavélisme ? Disons-le à titre hypothétique : la personnalité machiavélique peut bien s'avérer être une autre face, tout spécialement dans certaines situations de crise, de la personnalité démocratique, plutôt que la face cachée de la personnalité autoritaire. C'est pourquoi, encore une fois, comme dans la célèbre recherche de Milgram (1974), il nous faudrait répéter que « *ce qui détermine l'action de l'être humain, c'est moins le type d'individu qu'il représente que le type de situation auquel il est confronté* ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADORNO, T., *et al.*, *The authoritarian Personality*. New York, Harper, 1950.

ARON, R., *Machiavel et les tyrannies modernes*. Paris, Fallois, 1973.

BEAUVOIS, J.-L., *Traité de la servitude libérale*. Paris, Dunod, 1994.

BINFORD, N., « The democratic political personality : fonctions of attitudes and styles of reasoning ». *Pol. Psych.*, vol. 4, n° 4, 1983.

CHRISTIE, R., GEIS, F., *Studies in Machiavellianism*. New York, Academic Press, 1979.

CHRISTIE, R., JAHODA, M., *Studies in Scope and Method of the Authoritarian Personality*. New York, Free Press, 1954.

CHRISTIE, R., « Eysenck's treatment of the personalities of communists », *Psychological Bulletin*, 53, 1956.

CHRISTIE, R., COOK, P., « A guide to published literature relating to the authoritarian personality through 1956 », *Journal of Psychology*, 45, 1958.

- CHRISTIE, R., MERTON, R., « Procedures for the sociological study of the values climate of medical schools ». In GEE, H., GLASSER R., *The Ecology of medical Students*. Evanston, 1958.
- DAHL, R., *L'Analyse politique contemporaine*. Paris, Laffont, 1973.
- DESMEZIÈRES, C., LEHODEY, F., *Les Enfants et le Machiavélisme*. Université de Caen, Centre de Psychologie Sociale, 1994.
- DORNA, A., « Diagnostic de la société démocratique contemporaine : pour une psychologie politique », *Connexions*, 64-2, 1995.
- EDWARDS, A., *The Social Desirability Variable in Personality Assesment and Research*, New York, Dryden Press, 1957.
- EYSENCK, H., WILSON, G., *The Psychological Basis of Ideology*. Lancaster, MTP, 1978.
- GUILBERT, P., DORNA, A., *Significations du comportementalisme*. Privat, 1982.
- LISSWELL, H., « Democratic character », *Political writing of H. Lasswell*. Free Press, 1951.
- MANNHEIM, K., *Freedom, Power an Democratic Planning*. Oxford, University Press, 1950.
- MILGRAM, S., *Soumission à l'autorité*. Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- ROKEACH, M., *The Open and Closed Mind*. New York, Orgone, 1960.
- RAY, J. J., « Does authoritarianism of personality go with conservatism? », *Australian Journal of Psychology*, 1979.
- REBOUL, B., *Comparaison de la structure du langage de deux types de personnalité : le machiavélique et le non-machiavélique*. Paris, Université de Paris VIII, 1994.
- REICH, W., *La Psychologie de masse du fascisme*. Paris, Payot, 1972.
- SABUCEDO, J. M., *Autoritarismo y actitudes socio-políticas*. Santiago, Obreroiro, 1985.
- SNIDERMAN, P., *Personality and democratic politics*. Los Angeles, University of California Press, 1975.
- STONE, W., RUSS, R., « Machiavellianisms as thoughtmindedness », in Eysenck et Wilson, *The psychological basis of ideology*. Lancaster, MTP, 1978.
- STRAUSS, L., *Pensées sur Machiavel*. Paris, Payot, 1982.
- STRAUSS, L., *De la Tyrannie*. Paris, Gallimard, 1954.